

TEMPERATURE

Du 21 juin 1900.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7h du matin, Midi, 3 P.M., 6 P.M.

Bureau météorologique.

Washington, D. C., 21 juin. Indications pour la Louisiane—Tempa—beau vendredi, plus chaud dans la partie nord-est; beau samedi: vents frais du nord.

Convention Nationale DE PHILADELPHIE.

Il vient de se passer, à la Convention Nationale du Parti Républicain, un fait grave, bien qu'il n'ait pas au fond toute l'importance que certaines gens veulent lui donner. Le même jour, leurs candidats à la présidence et à la vice-présidence: M. Wm McKinley et le gouverneur Roosevelt, de New York. Il n'y a rien de bien surprenant dans ce double événement; il était prévu, il était annoncé, il était arreté d'avance. Pas de division possible dans la situation où se trouvaient les républicains. Le moindre désaccord, le moindre écart, à droite ou à gauche, de quelques uns des meneurs, jetait le désordre dans les rangs et le désarroi dans le parti. C'était pour lui une défaite certaine, irrémédiable. Aussi, il n'a pas hésité à acclamer l'homme qui représente le plus nettement l'impérialisme, qui en est l'incarnation la plus saisissante. Et, à côté de M. McKinley, il a élevé sur le pavois le soldat qui a, ou passe pour avoir le plus contribué à assurer la victoire au système.

Exposition Universelle de Paris.

Durant l'Exposition Universelle de 1900, tous nos compatriotes qui désirent lire notre journal, pourront s'adresser à nos correspondants à Paris, Messieurs Mayence, Favre & Cie, Directeurs du "Comptoir International de Publicité," 13, Rue de la Grande-Baillièrre, qui tiendront à leur disposition les numéros de notre collection qui leur seront demandés. Inutile d'ajouter que nous aurons le soin d'envoyer à nos correspondants les exemplaires de notre journal par chaque courrier, de manière que le lecteur puisse trouver chez nos amis les numéros les plus récents.

Ainsi, chaque lecteur de notre journal, quoique se trouvant éloigné de notre ville, pourra continuer à s'informer des faits et événements qui s'y seront produits.

L'ABEILLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00. Un an | \$6.00. 6 mois | \$3.00. 3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris: \$15.15. Un an | \$7.55. 6 mois | \$3.85. 3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin. Pour les Etats-Unis, port compris: \$3.00. Un an | \$1.50. 6 mois | \$1.00. 4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger: \$4.05. Un an | \$2.05. 6 mois | \$1.25. 4 mois

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'y abonner doivent s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises MANDATS-POSTAUX ou par TES SUR EXPRESS.

EXPOSITION

RETROSPECTIVE.

Un des clous de l'Exposition de Paris, c'est l'exposition rétrospective française, dans le palais des armées de terre et de mer.

C'est le célèbre peintre en batailles, Detaille, qui l'a organisée et installée.

Toujours jeune et toujours actif, l'éminent peintre Edouard Detaille, est un des plus érudits et des plus compétents en matière d'histoire du costume militaire; il a mis la main à tout, ne ménageant ni ses conseils ni sa peine. Avec sa silhouette d'officier élégant, il était là chez lui, et il y a passé des journées inoubliables.

Le fait est qu'il y a là de quoi retenir de longues heures tous ceux qui ont la passion des bibelots rares, des reliques précieuses et aussi tous ceux qu'intéresse l'histoire intime de l'armée française.

On n'y retrouve pas des objets déjà vus, recueillis dans les musées; tout ce qui est rangé dans les vitrines provient de collections particulières et a été prêté par des familles. Il faudrait un volume pour en dresser la nomenclature, contentons-nous donc de signaler les reliques du grand Empereur, prêtées par le baron de Bourgoing, le fameux chapeau légendaire envoyé par M. Grérome, les épées, vêtements, tous sorts de pièces uniques ayant appartenu à Lannes, Hoche, Castellane. L'aigle qu'embrassa Napoléon à Fontainebleau, les sandales qu'il portait le jour du sacre, etc., etc.; c'est toute l'épopée impériale qui défile.

A signaler encore les authentiques costumes de l'armée de Napoléon sur des mannequins étonnants de vérité. Leur apparence de vie réelle ne nous surprend plus quand nous apprenons que M. Edouard Detaille n'a pas désigné d'envoyer quelques-unes de ces physiognomies de grognards.

Pour finir, il convient de citer comme clou de ce clou et d'un aspect saisissant, une pièce de l'artillerie de la garde, attelée de ses quatre chevaux et accompagnée d'un sous-officier et d'un trompette, tout cela grandeur nature!

M. Detaille pendant des semaines fut à la peine, ainsi que ses collaborateurs dévoués, il est avec eux, dès aujourd'hui, à l'honneur, car l'exposition rétrospective est un des gros succès de l'Exposition universelle.

La peste et la famine aux Indes.

Les journaux américains publient le rapport du docteur Kloptsch, administrateur du fonds de secours recueilli par les Américains, pour les victimes de la famine et de la peste aux Indes.

Le docteur Kloptsch a inspecté tous les districts de la présidence de Bombay infestés par la peste. Il constate dans son rapport que six millions d'habitants sont occupés à des travaux par le gouvernement dans les campements et que le choléra et la petite vérole sévissent cruellement dans ces campements.

Trois mille personnes sont mortes dans quatre jours à Cochira et deux mille cinq cents à Dchad.

La saleté est effroyable. Les vautours et les chacals mangent les morts et l'on voit des chiens courir avec les jambes de petits dans la gueule.

Le rapport dit que le gouvernement fait tout son possible, mais que les fonctionnaires sont terriblement au-dessous de leur tâche.

L'expédition arctique russe

Les journaux russes annoncent que le schooner Zaria, sur lequel va s'embarquer l'expédition arctique du baron Toll, est arrivé à Saint-Petersbourg et a jeté l'ancre dans la Néva.

Outre les études géographiques, l'expédition se livrera aux explorations géologiques les plus minutieuses, car l'étude des vestiges d'animaux et de plantes de la période tertiaire et post-tertiaire permettra de mieux élucider la question du climat et la configuration du globe terrestre durant ces périodes. En outre, l'étude de la flore miocène des îles de la Nouvelle-Sibirie promet de fournir des données intéressantes sur la question du déplacement du pôle. On se rappelle que le baron Toll a déjà trouvé, en 1890, aux îles de la Nouvelle-Sibirie, des vestiges bien conservés de plantes de l'époque tertiaire.

Comme le Zaria est destiné non seulement à la navigation, mais encore à servir d'habitation aux membres de l'expédition pendant l'hiver, ce schooner est pourvu de parois doubles, dont les intervalles sont remplis de sciure de liège et autres corps mauvais conducteurs de la chaleur. Le Zaria comprend, entre autres, des compartiments spéciaux pour les laboratoires zoologique, bactériologique, hydrologique et géologique.

L'ODORAT CHEZ L'HOMME

CHEZ LA FEMME.

On a écrit que, si la femme portait de parfum, c'est qu'elle avait l'odorat moins sensible que celui de l'homme.

Un journaliste parisien, jusqu'ici imbu de la vieille théorie de l'infériorité de la femme au point de vue de l'odorat, raconte comment, au pavillon de la ville de Paris, il a appris que c'est la femme qui est, au contraire, à cet égard, supérieure à l'homme.

Cette révélation ne lui fut pas faite dans la section de l'assainissement, comme on pourrait le croire, où nos ingénieurs ont rendu sensibles à nos yeux les progrès réalisés pour atténuer l'auto-infection de la cité; où l'on voit, en trois tableaux d'une naïveté exquise, comment de "la nécessité qui n'a pas de loi" si chère à nos pères, nous en sommes arrivés aux raffinement du tout-à-l'égoût. Rien ne nous est cédé des vicieuses et libres habitudes d'autrefois dans cette section: on ne nous épargne ni la vue de la locataire sur les toits qui transvase son récipient sur la tête des passants; ni celle des hommes fangeux qui transportent de repoussantes tinettes. J'ai demandé aux gardiens l'impression que fait cette matérielle exhibition sur les élégantes personnes qui s'y risquent: "Mon Dieu, m'ont-ils dit, elles jurent que, du côté de 1830, ça pue."

Comme tout est là figuré, cette perception d'une odeur qui n'existe point est du domaine de la simple suggestion, et l'on serait mal venu à y voir cette supériorité dont nous parlions tout à l'heure. Aussi bien est-ce ailleurs que cette démonstration sera faite.

C'est dans la section où le docteur Toulouze, l'un des médecins en chef de l'Asile de Villejuif, a disposé une série d'appareils, nouveaux à nos yeux. Ils ont pour mission de nous renseigner avec une scrupuleuse exactitude sur l'état vrai de nos sens. Ils mesurent nos organes sensoriels de relation.

Jusqu'ici on avait théoriquement réalisé des instruments de mesure, mais si délicats—ils n'étaient guère maniables que dans un laboratoire et par des savants versés dans leur étude. MM. Toulouze et Vochleir sont parvenus à mieux.

Ils exposent un certain nombre d'appareils, précis et très simples. C'est d'abord un audiomètre. Une goutte d'eau distillée, de 10 centigrammes, tombe, hors de la vue du sujet, sur un disque d'aluminium, mathématiquement établi. Cette goutte d'eau, tombant de plus ou moins haut fait un bruit plus ou moins fort; l'opérateur relève à quel moment précis le sujet a perçu, dans le silence, le son de sa chute.

Cet autre appareil laisse tomber sur la peau une goutte d'eau ou glacée ou chaude—c'est le thermoesthésiomètre. L'état de sensibilité du sujet s'apprécie encore ici d'une manière positive, infiniment graduée, et sans les craintes d'accidents que provoquent les mêmes épreuves faites à l'aide de métaux chauffés. On peut craindre que le patient ne soit agressionné et dise, par duplicité ou par entraînement, ressentir ce qu'il ne ressent point. On procède à un contrôle facile; à l'insu du sujet, on reçoit sur une éponge la goutte qui devait toucher sa peau. Constate-t-il n'avoir rien senti, il est véritable; accuse-t-il un contact illusoire, ses dires sont suspects.

Dans cette petite boîte sont une infinité de petites fioles de cristal de même volume, d'une égale transparence, et remplies de solutions exactement titrées. Ce sont d'abord les disques de la couleur du prisme, et chacune de ces couleurs, l'une au moins, allant d'un ton parfaitement défini à une solution étendue imperceptible à l'œil. La précision visuelle se mesure d'après la première impression vérifiée de la vue de la coloration du tube présenté au sujet.

On mesure son sens du toucher par de petites boules de cuivre, dont le volume est lentement gradué et dont la forme sphérique devient insensible-ment ovoïdale. On mesure son goût, avec ces petits biberons qui constituent la boîte gustatométrique. Il y a dans ces tubes des solutions amères, sucrées, salées et acides, mais toujours préparées de telle sorte qu'elles donnent une relation exacte entre l'effet produit et les moyens de production. Les déclarations du sujet, dans ses expériences, sont aussi concluantes et peuvent être aussi universelles que celles obtenues par le métrage dans un pays de système métrique.

Nous arrivons à l'odorat. L'acuité de la sensibilité olfactive est mesurée dans une atmosphère modérée et calme par le titre d'une solution d'eau camphrée, contenue dans des tubes d'une mesure rigoureuse. La solution est titrée différemment par chaque tube, à quel moment le sujet éprouve-t-il la sensation de sentir, à quel moment perçoit-il la nature de ce qu'il sent?

Il aurait été curieux de faire une étude comparative portant sur les cinq sens avec des sujets d'une égale santé. On s'est borné à ne donner que les résultats obtenus avec le sens de l'odorat.

Les graphiques figurent à l'Exposition. On a opéré sur des sujets ayant de 4 à 26 ans. On s'est aperçu que la sensation olfactive—qui est une fonction élémentaire de la sensibilité—semble surtout en rapport avec l'intégrité physiologique de l'organe sensitif. Elle est d'abord forte, puis très développée chez l'enfant; elle diminue à la puberté et à l'âge adulte. La perception olfactive, qui est une fonction supérieure de la sensibilité et paraît surtout tenir à la mémoire et au jugement, se développe progressivement avec l'âge: la certitude de la perception tient à la même évolution.

Ce fut au cours de ces expériences, portant sur un même nombre de sujets, hommes et femmes, que les opérateurs s'aperçurent, à l'aide de graphiques, que chez la femme le sens de la perception des odeurs et sa certitude étaient beaucoup plus développés que chez l'homme.

SPECTACLES SANGLANTS

Il s'agit de savoir si on laisse s'acclimater en France un spectacle exotique, répugnant et avilissant; si la fortune de quelques entrepreneurs pourra s'élever sur la plus immorale des spéculations, celle qui consiste à braver les bas instincts de la brute qui sommeille au fond de l'homme civilisé.

C'est ainsi qu'apparaît la question des corridos de toros, déglacée de toute considération juridique, politique ou même sentimentale. Laissons de côté la loi Grammont; l'arrêt de la Cour de cassation proclamant, avec juste raison, que les taureaux sont des animaux domestiques et les arrêtés préfectoraux interdisant, sous divers prétextes, ces jeux scandaleux.

La loi, les règlements administratifs, le respect de l'autorité nationale, l'aversion de la cruauté inutile, suffisent à condamner les courses de taureaux à l'épave. Mais au dessus de tout cela, il y a une raison décisive, de politique supérieure. Cette boucherie publique constitue le plus corrupteur de tous les spectacles.

Ne prenons pas, si l'on veut, souci des animaux, que la nature a livrés aux caprices de l'homme, afin qu'il en fasse ses esclaves et sa nourriture. Mais prenons souci de l'homme lui-même, du citoyen. Toutes nos écoles, toutes nos lois sont faites pour extirper du citoyen français la brutalité native, pour lui inspirer l'horreur de la violence et l'amour de la justice.

Les courses de taureaux sont la négation directe de notre système d'éducation et de législation. Elles mettent aux prises la force du bon droit, incarnée dans la majestueuse bête qui défend son existence, avec la ruse, l'adresse, la perversité de ses assaillants. Elles livrent à l'artificier aveugle de l'animal, artificiellement exaspéré, d'autres animaux, également innocents, qui tombent pantelants sur l'arène, sans savoir pourquoi. Elles montrent enfin comment on abuse de la fatigue d'un adversaire, épuisé par la perte du sang, par l'agacement des banderilles, par l'infirmité de ses poursuites et de ses rages, pour lui porter traitressement le coup mortel.

La plaza de toros, c'est l'école de la lâcheté et de la cruauté; c'est un théâtre où les malins triomphent, où l'innocence succombe toujours, qu'elle soit présentée sous une forme de cheval ou de taureau. Ainsi, par leur objet même, par leur sens, par leurs péripéties ces jeux sont immoraux. Combien ils le sont plus encore par les appétits qu'ils excitent dans le peuple, par l'étalage des choses immondes auxquels ils accoutument les yeux et les coeurs! "J'ai assisté, tant à Saragosse qu'à Madrid, à la mise à mort de vingt-quatre taureaux, et au martyre d'un mois cent chevaux. Je suis resté réfractaire à cet enthousiasme, immunisé contre cette ivresse. Au contraire, plus je voyais se répéter ce drame abominable, plus ma répugnance grandissait. C'était le dégoût, sans la saleté. "J'avais alors le loisir de regarder la foule. Elle était abominable, et digne de tous les mépris. Les spectateurs achevaient l'ignominie du spectacle. C'est pour la protection des hommes plus que pour celle des bêtes, pour le respect de la dignité nationale, pour la sauvegarde des principes de civilisation et d'humanité dans notre République; c'est pour empêcher un déplorable conflit entre l'éducation et les mœurs publiques, que nous supprimons les législateurs d'interdire, sur tout notre territoire, le scandale des spectacles sanglants.

de la lâcheté et de la cruauté; c'est un théâtre où les malins triomphent, où l'innocence succombe toujours, qu'elle soit présentée sous une forme de cheval ou de taureau.

Ainsi, par leur objet même, par leur sens, par leurs péripéties ces jeux sont immoraux. Combien ils le sont plus encore par les appétits qu'ils excitent dans le peuple, par l'étalage des choses immondes auxquels ils accoutument les yeux et les coeurs!

"J'ai assisté, tant à Saragosse qu'à Madrid, à la mise à mort de vingt-quatre taureaux, et au martyre d'un mois cent chevaux. Je suis resté réfractaire à cet enthousiasme, immunisé contre cette ivresse. Au contraire, plus je voyais se répéter ce drame abominable, plus ma répugnance grandissait. C'était le dégoût, sans la saleté. "J'avais alors le loisir de regarder la foule. Elle était abominable, et digne de tous les mépris. Les spectateurs achevaient l'ignominie du spectacle. C'est pour la protection des hommes plus que pour celle des bêtes, pour le respect de la dignité nationale, pour la sauvegarde des principes de civilisation et d'humanité dans notre République; c'est pour empêcher un déplorable conflit entre l'éducation et les mœurs publiques, que nous supprimons les législateurs d'interdire, sur tout notre territoire, le scandale des spectacles sanglants.

Il n'y a que des éloges à adresser à M. Bellstedt et à son orchestre pour le programme charmant qu'ils ont exécuté, hier soir, et pour la correction de toutes les exécutions. Le West End est en reine, et il le mérite. Jusqu'à la fin de son engagement, M. Bellstedt attirera la foule.

C'est pour la protection des hommes plus que pour celle des bêtes, pour le respect de la dignité nationale, pour la sauvegarde des principes de civilisation et d'humanité dans notre République; c'est pour empêcher un déplorable conflit entre l'éducation et les mœurs publiques, que nous supprimons les législateurs d'interdire, sur tout notre territoire, le scandale des spectacles sanglants.

AMUSEMENTS WEST END.

Il n'y a que des éloges à adresser à M. Bellstedt et à son orchestre pour le programme charmant qu'ils ont exécuté, hier soir, et pour la correction de toutes les exécutions. Le West End est en reine, et il le mérite. Jusqu'à la fin de son engagement, M. Bellstedt attirera la foule.

PARC ATHLETIQUE.

On s'attendait, hier soir, à une victoire pour le "Mikado"; elle a dépassé toutes les espérances. C'est un triomphe d'un bout à l'autre de la représentation.

A l'opérette venait d'ailleurs s'ajouter l'attraction d'un concert très bien dirigé par M. Paolotti et exécuté par des artistes d'élite. Nous prédisions une foule énorme au Parc Athlétique, toute cette semaine. Une direction aussi habile mérite toute espèce d'encouragements.

L'ESPRIT DES AUTRES.

A la porte d'un restaurant à musique de l'Exposition. —Entrons-nous là? —Heu... —La musique te fait hésiter! —Je n'ai pas peur des notes, mais... de la note!

Les propos de l'office.

—Ce que je gobe le plus dans l'Exposition, manzelle Annette, c'est qu'on y trouve la vraie égalité: maîtres et domestiques, tout le monde entre et sort par les mêmes portes!

Débarquement de troupes à Woo Sung.

Shanghai, Chine, 21 juin.—Des soldats d'infanterie de marine ont été débarqués à Woo Sung pour protéger le bureau télégraphique. —Woo Sung est une petite ville maritime située à l'embouchure de la rivière du même nom, à dix milles au nord de Shanghai. Les Chinois l'avaient fortifié autrefois, mais les Anglais l'ont prise en 1843.

Feuilleton

DE

L'Abelle de la N. O.

Commencé le 4 mars 1900.

La Dot Fatale.

GRAND ROMAN INEDIT.

Par Georges Madaque.

TROISIEME PARTIE.

XIII

(Suite.)

Jadis, quand le hasard l'amenait ici ou ailleurs, à Nîmes, par exemple, un jour où l'on donnait

le grand jeu en honneur auprès de ses compatriotes, lui, l'être débouillant, s'écartant d'une bestiole devant ses pas sur une route, mais qui avait dans le sang cette passion des combats entre l'homme et l'animal, curieux d'y assister, fut-ce de loin, imaginait toutes les combinaisons, pour se faufiler à un endroit d'où il pourrait entrevoir quelque chose.

Aussi la joie de se trouver là cet après-midi, lui faisait elle réellement oublier le chagrin qui, maintenant, le minait nuit et jour.

Albéric, lui, depuis son adolescence, n'avait guère manqué cette course de septembre.

Et le jeune homme, surexcité comme tout le monde, semblait tout à fait sorti également de ses vilaines idées sombres.

Le taureau venait juste de sauter la barrière devant eux. Ils en riaient encore, tout en le regardant, autant que riaient le meunier du moulin de l'Orb, et son garçon, avec lequel ils faisaient le chemin.

En avant et en arrière, des groupes d'habitants du Val-Rose, au milieu desquels, le spectacle terminé, ils regagnaient le village, avaient suivi la même route.

C'était un brouhaha général, qui de nouveau s'arrêtait net. Vincentino excité par les draps claquant dans le vent, un vent sentant un peu—comme de loin—le mistral, se décidait

à l'attaque. Les picadores, les banderillas jouaient leur rôle.

La lutte, si Mme Jubert et sa fille l'eussent suivie avec la même attention qu'à Saint-Sébastien, six semaines auparavant, leur eût semblé moins cruelle.

On ne ramène point, chez nous, les chevaux blessés au taureau, et les picadores s'arrangent, le plus souvent, à ce qu'ils ne le soient point.

On ne voit de paquets d'entraîlés—les tripas!—le cri d'ivresse de la petite Espagnole de douze ans, que par accident.

Et lorsque cela se produit, le malheureux courser est immédiatement emmené, pour qu'on l'achève ailleurs.

Moins de cynisme, moins de raffinement sanguinaire. Le résultat est le même.

Les queues lardent les flancs du luteur, dont les naseaux deviennent absolument de feu.

Chaque banderille lui fait sa blessure. C'est le tour de l'amateur. Le président l'a désigné au public, qui crie et applaudit tout d'abord, autant qu'à son entrée il a applaudi Vincentino.

Lui, bel'homme dans sa culotte collante et dans son pourpoint éclatant de velours brodé, s'avance très à l'aise devant l'animal, une dernière fois en arrêt, rassemblant sa vigueur et sa ruse, furieux et sournois, irrité par son sang qui coule.

Il le regarde bien en face, "sons le nez", ainsi que le lui a dit Marcelle, l'autre jour, dans la forêt.

Elle, là haut, l'a reconnu. Sa mère est obligée de lui passer son flacon de sels.

—Tu vois, mon enfant, comment c'est absurde, comme c'est mal de jouer avec les sentiments d'un homme.

—Ses sentiments! mais, maman, ce n'est pas moi qu'il aime.

—Tais-toi, petite sotte! Et Frédéric, comme s'il tombait de son haut:

—C'est lui! Mais c'est de la démenée, il va se faire tuer!

—Oh! mon Dieu! oh! mon Dieu!

Marcelle ne murmurait plus autre chose, en respirant les sels anglais, sans perdre des yeux, dans l'arène, le brillant toréro.

Le taureau fondit, la tête basse, le mufle sur le sable, qu'il souleva avec un mugissement. La jeune fille jeta un cri perçant. Guy avait sauté à droite. Il plantait une banderille. Un bond de côté de l'animal, une autre banderille sur la croupe.

du drapeau rouge, le public faisait une ovation à celui dont le président livrait alors le nom: M. Guy Faradet.

Et Guy, souriant, sans pose, sans fanfaronnerie, s'en allait sauter les bas, au pied de sa loge, Mme Jubert et sa fille.

La première, agitée, frappait nerveusement ses mains, finement gantées.

La seconde, revenue tout à fait à elle, encore pâle, répondait par un geste de la tête, en lui rendant son sourire.

Une demi-heure plus tard, Faradet, en complet clair du haut chic, comme au début de l'après-midi, revenait auprès des deux femmes et de Frédéric.

Un regard échangé avec ce dernier, l'assura de sa double victoire.

C'était point le moment des reproches.

L'audace dans la virilité, avec la réussite au bout, ne sont point pour déplaire, quelque émoi qu'elle en ait éprouvé, non seulement à une fiancée, mais à une future belle-maman.

Celle-ci dit simplement, en lui tendant la main: —On vous pardonne, mais... c'est le cas de dire: ne recommencez pas! Lui, penché à l'oreille de Marcelle: —Ce n'est pas pour miss Ella. Et Marcelle, très bas: —Pour qui? —Pour vous!

Elle tourna les yeux vers Frédéric. Il n'y paraissait plus l'ombre d'un regret: une fierté, une expression qui disait: —Vous ne feriez pas cela, hein? pour celle que vous aimez.

On sortit après le flot des spectateurs.

Guy voulait éviter, ce qui n'eût pas manqué d'avoir lieu, après l'ovation du cirque, celle de la rue.

Et l'on s'en alla à pied, comme il était convenu, retrouver chez leurs amis, les Varagniez.

Le toréador improvisé dinait au Val-Rose.

En se serrant beaucoup, en mettant les deux plus jeunes garçons près du cocher, on se cassa dans le break.

Jean déclara qu'il allait prendre le plus long chemin.

Il ferait grand jour encore au moins une bonne heure.

Il gagnerait le théâtre en suivant le cours de l'Orb, et en contournant un bout de forêt. C'était un plaisir pour lui que cette promenade, accomplie souvent, et qu'il renouvelait chaque fois qu'il revenait à cheval de Béziers.

Guy lui cria: —De la prudence! —Oui, fit le père, Abel reste ce qu'il était, nerveux.

Le jeune homme fit un geste d'assurance, puis flatta de la main le col élégant du cheval.

—Nous sommes une paire d'amis... nous nous comprenons.

—Vous me faites peur, dit Mme Varagniez, regardant Guy et regardant son mari.

—Il n'y a pas de quoi, répondit le premier; avec de l'attention, de la prudence, on se gare de tout.

C'est comme cela qu'on fait des hommes, prononça Claude, en leur laissant la responsabilité de leurs actes.

—Mon ami, toi, avant moi, tu as eu des inquiétudes avec ce cheval.

—Je n'en ai plus; monture et cavalier me paraissent, en effet, ne faire qu'un aujourd'hui.

—Hum! reprit Faradet; il est toujours bon, surtout avec des bêtes de race, de se tenir sur la défensive. —Je suis de votre avis, fit Christiane. —Elle ajouta, en une angouisse: —Pourvu qu'il ne lui arrive rien. —Allons, maman, dit Marie-Thérèse, tu ne vas pas te tourmenter. Le break fila. On voyait encore le cavalier, très élégant sur sa selle, s'en aller dans une direction opposée.